



FERNANDO

CHAPITRE I.

Naissance de Fernando.

A l'époque où l'empereur d'Allemagne était aussi roi d'Espagne, le puissant comte Alvarès vivait dans cette belle et riche contrée. Il était grand d'Espagne, dignité à laquelle les ducs et les nobles de la plus ancienne race sont seuls élevés. Il habitait à Madrid, capitale du royaume, un palais magnifique ; dans les plus belles et les plus riantes provinces de l'Espagne, il possédait plusieurs châteaux et de vastes domaines ; il jouissait en outre de revenus considérables : sa fortune était immense. Mais ce qui valait mieux encore que toutes ces richesses, le comte Alvarès avait l'esprit étendu et solide, et le cœur

animé des plus nobles sentiments. Il ne faisait usage de son crédit et de sa fortune que pour le bonheur de ses semblables.

Son épouse, dona Isabelle, était une des femmes les plus accomplies qui aient jamais existé. Quoiqu'elle fût d'une santé un peu faible et d'une pâleur excessive, sa douceur et sa bonté donnaient à son visage un charme inexprimable. Elle avait dans ses manières, comme dans ses traits et dans tout son être, un je ne sais quoi extrêmement délicat. En la considérant, on croyait voir un beau lis près de s'épanouir.

Les deux époux passaient ensemble une vie très-heureuse; mais comme sur cette terre aucun bonheur n'est parfait, ils avaient aussi leur chagrin. Quoiqu'ils fussent mariés depuis plusieurs années, ils n'avaient point encore d'enfants qui pussent un jour hériter non-seulement de leurs biens, mais encore de leurs vertus. C'était surtout pour dona Isabelle une véritable peine. Elle craignait de voir diminuer l'affection de son époux; elle enviait le bonheur de toutes les femmes mariées qui ont des enfants. Un jour, en se promenant dans les champs avec le comte, elle rencontra une pauvre femme portant sur ses bras un charmant petit garçon, fort proprement tenu et joli comme un ange. La

comtesse ne put s'empêcher de soupirer : tout en le contemplant avec plaisir, elle dit à la mère : « Voulez-vous me vendre votre bel enfant? je vous en donnerai tout ce que vous voudrez. — Non, Madame, s'écria la pauvre mère, pas pour toutes les mines d'or du Pérou! » En s'éloignant, la comtesse dit à son époux : « Ah! que cette pauvre femme est riche! elle possède un fils, et combien je me trouve pauvre au milieu de nos richesses, puisque je suis privée du bonheur d'être mère! »

Enfin, les prières ferventes de la comtesse et ses vœux ardents furent exaucés : elle devint mère d'un fils. L'enfant était frais et bien portant, mais la mère tomba dangereusement malade, et bientôt on perdit l'espoir de la ramener à la vie. Ses derniers moments, touchants et sublimes, dévoilèrent toute la puissance de la religion. Pleine de foi et de confiance, elle s'abandonna à la volonté du Très-Haut; l'espoir d'une vie éternelle lui faisait envisager la mort sans effroi. Elle consolait même son époux qui était accablé de la plus profonde douleur, et le remerciait du bonheur qu'elle avait goûté avec lui; puis elle demanda à voir encore une fois son enfant. Elle s'assit sur son lit, pressa son fils sur son cœur, le contempla en lui souriant pour la dernière fois, et l'arrosant de ses larmes :

« Pauvre enfant, lui dit-elle, tu me regardes, mais tu ne me connais pas encore, tu ne sais pas que je suis ta mère, tu ignores encore combien mon cœur est plein d'amour pour toi. Tu ne pourras pas saluer de ton premier sourire ta mère qui va bientôt te quitter, ni réjouir son oreille du doux nom de mère. Jamais tu ne te rappelleras mes traits, car bientôt je ne serai plus qu'un monceau de poussière; tu ne te souviendras pas même de m'avoir vue. Privé de mes tendres soins, il faut que tu grandisses, Dieu sait comment, à moins que la mort ne vienne nous réunir dans l'autre monde! Que la volonté de Dieu s'accomplisse! » Des larmes abondantes l'empêchèrent de continuer. Elle couvrit l'enfant de baisers, le bénit, et le rendit à son père. « Je le confie à Dieu et à toi, dit-elle; le Seigneur aura pitié du pauvre orphelin privé de sa mère, et toi, tu l'élèveras en père tendre et fidèle. »

La douleur et les efforts qu'elle venait de faire pour parler l'avaient épuisée. Elle se tut quelque temps, et leva ses regards vers le ciel, en priant en silence.

La fièvre redoubla. Tout à coup elle demanda son écrivain. Le comte crut qu'elle était dans le délire; mais elle lui dit: « Je sais bien ce que je veux; qu'on me l'apporte. » On le lui ap-

porta. « Cher époux, dit-elle au comte, tu me donnes ces parures pour présent de noces; je voudrais les laisser, si tu y consens, à ta sœur dona Blanca, la meilleure, la plus tendre de mes amies. C'est elle-même qui orna mes cheveux de ces parures le jour de mon mariage, qu'elle les reçoive le jour de ma mort, comme un dernier témoignage de mon amitié. » La fatigue la contraignit de s'arrêter quelques instants, puis elle ajouta: « J'ai encore un vœu à exprimer: la première éducation des enfants appartient aux mères; je désirerais donc que ma chère Blanca, cette excellente mère de famille, se chargeât d'élever mon enfant avec les siens. Puisse ce vœu être exaucé!

— Sois tranquille, ma chère Isabelle, répondit le comte, Dieu disposera tout pour que ton amie devienne la mère adoptive de notre cher enfant. »

Car il pressentait déjà qu'il ne survivrait pas longtemps à son épouse adorée.

La vertueuse Isabelle supportait ses souffrances avec une résignation chrétienne. Mais ses forces diminuaient sensiblement, et sa fin s'approchait. Le comte, plongé dans une profonde affliction, était assis près de son lit de mort. Peu à peu tous les habitants du château vinrent se réunir autour d'elle, à pas lents, les mains

jointes, les yeux remplis de larmes, et se mirent à prier en silence et dans un pieux recueillement pour leur chère et bien-aimée maîtresse. Un morne silence régnait dans la chambre de la malade, tous les assistants étaient en proie à une douloureuse attente.

Les fenêtres de l'appartement donnaient sur le jardin qu'embellissait encore un magnifique jour de printemps. Une personne dit à une autre tout bas, mais pas assez bas encore : « Ah ! qu'il est pénible d'être ainsi enlevé à ce monde si beau, à des êtres si chers ! » La comtesse, qui entendit ces mots, car les mourants ont l'ouïe très-fine, répondit : « Non, ce n'est pas si pénible; car en quittant ce monde, je vais dans un monde plus beau où mon époux et mon enfant, et tous ceux que j'ai aimés sur la terre me suivront un jour. » Quand elle prononça ces paroles, son visage resplendissait de foi et de l'espérance d'aller habiter la demeure céleste. Quelques moments après, elle expira au milieu des larmes et des sanglots de son époux et de tous ses serviteurs, assistée des prières d'un pieux ecclésiastique, venu d'un monastère voisin. Ce vénérable prêtre avait entendu sa dernière confession, et elle avait reçu de sa main le pain de la vie pour le long voyage de l'éternité.

La douleur du comte était inexprimable. Se

tordant les mains et versant des larmes brûlantes, il tomba à genoux devant le lit de mort de sa chère Isabelle, et s'écria d'une voix déchirante : « Seigneur ! Seigneur ! mon âme est brisée : mais vous l'ordonnez ; que votre volonté s'accomplisse ! » Puis, contemplant encore une fois le visage glacé de son épouse : « Adieu donc, s'écria-t-il, ange de bonté, que le Ciel m'ait envoyé pour être ma compagne sur cette terre. Tu étais en effet mon bon ange, mon ange gardien : tu avais su calmer mon caractère irascible ; tu m'as détourné de bien des démarches imprudentes ; tu m'as servi de guide et de conseil dans bien des circonstances, et enfin tu as su maintes fois appeler mon attention sur le bien que je pouvais faire et que je n'eusse pas fait sans tes douces remontrances. Tu étais pour moi une apparition céleste, qui s'est évanouie devant mes yeux pour descendre dans la tombe, ou plutôt pour remonter au ciel. Dieu veuille que nous nous revoyons bientôt dans le séjour des bienheureux !... » Rien ne put l'empêcher d'accompagner le convoi de son épouse ; et comme à cause de sa santé débile elle avait beaucoup souffert sur cette terre, il se joignit avec ferveur à cette prière des prêtres : *Seigneur, accordez-lui un repos éternel, et éclairez-la de votre immortelle lumière.*

La seule consolation qui restait au comte était alors son enfant, qui fut baptisé et nommé *Fernando*; ce nom répond en français à celui de Ferdinand. Plus de dix fois par jour il s'approchait du berceau de son fils pour le contempler; souvent il le prenait dans ses bras, et le promenait dans le jardin; et quiconque voyait ce malheureux père, en habits de deuil, tenir entre ses bras un enfant vêtu de langes d'une blancheur éclatante, ne pouvait s'empêcher de verser des larmes. L'enfant grandissait et devenait chaque jour plus charmant. Ce fut pour son père un ravissement sans pareil, quand, pour la première fois, son fils lui sourit, lui tendit ses petits bras, et montra ainsi qu'il le reconnaissait. Le comte attendait avec impatience l'instant où son cher Fernando bégaierait le doux nom de *papa*.

Mais les décrets de la Providence ne lui réservaient pas ce bonheur. Une chute de cheval faite récemment lui avait causé une grave blessure et occasionné une maladie de poitrine. Sa santé déclina de jour en jour, et il sentit que sa mort approchait. Alors il dressa lui-même son testament, et il écrivit à son frère pour le nommer tuteur de Fernando; il écrivit également une lettre à sa belle-sœur dona Blanca, pour la prier d'adopter cet enfant et de l'élever avec les

siens. Un jour il se fit apporter son enfant, le pressa sur son cœur, le bénit, et le rendit à la gouvernante avec ordre de le conduire tout de suite chez dona Blanca. Peu d'instants après il ferma les yeux pour toujours, entouré de toutes les consolations de la religion, et dans la douce espérance de revoir au ciel son épouse adorée.

CHAPITRE II.

L'orphelin.

Dona Blanca vivait à plusieurs lieues de là dans un castel antique dont la construction remontait au temps des Arabes et des Sarrasins. L'aspect de ce château avec ses formes anguleuses, la multitude de ses balcons et de ses tourelles terminées en pointe, produisait un effet bizarre, et quiconque y entrait se trouvait saisi d'une sorte de frayeur à la vue de ces escaliers sombres et tortueux, de ces étroits corridors et de ces appartements aux voûtes gothiques. Cet antique château avait cependant une très-belle exposition, de charmants jardins, au milieu d'un riche paysage; c'est pourquoi dona Blanca l'habitait très-volontiers avec ses enfants,

lorsque son époux, colonel d'un régiment espagnol, était à l'armée.

Elle avait appris avec une vive joie qu'Isabelle, avec laquelle, depuis son enfance, elle ne formait qu'un cœur et qu'une âme, avait eu le bonheur tant désiré de mettre au monde un fils. Elle s'en était réjouie sincèrement, car son âme était si noble, si désintéressée, qu'il ne lui vint pas un seul instant dans l'idée que la naissance de cet enfant lui faisait perdre un riche héritage.

Peu de jours après cette heureuse nouvelle, elle apprit la mort d'Isabelle. On s'imagine facilement quelle fut sa profonde douleur ! Pour comble d'affliction, et avant que la durée du deuil fût écoulée, elle reçut par un exprès la nouvelle de la mort du comte. Cette nouvelle, qui ne la surprit point, lui arrivait pourtant plus tôt qu'elle ne l'aurait cru ; elle en fut d'abord atterrée, puis elle versa un torrent de larmes.

Le surlendemain, à l'heure du souper, on lui annonça l'arrivée de la femme de chambre qui apportait le petit Fernando. Alors la douleur et la joie se disputèrent son cœur : la douleur, parce que l'arrivée de cet enfant renouvelait ses regrets de la perte récente de ses parents ; et la joie, parce qu'elle éprouvait une douce satisfac-

tion de voir ce cher enfant, fils unique de sa fidèle amie, confié à ses soins. La femme de chambre entra vêtue de noir, portant dans ses bras ce bel enfant, dont la robe blanche était ornée de rubans de deuil. D'une voix entrecoupée de sanglots, elle s'acquitta de sa commission. Elle présenta alors la lettre du comte, qui priait dona Blanca et son époux de tenir lieu de père et de mère au pauvre orphelin.

Blanca, émue jusqu'aux larmes, prit l'enfant dans ses bras, le regarda avec tendresse, et dit de cette voix si touchante et si suave qui lui était particulière : « Viens, viens, cher petit ange, je t'aimerai comme j'ai aimé ton excellente mère ! » L'enfant, qui ne comprenait pas ses paroles, mais qui comprenait fort bien la tendre douceur de ses regards, lui tendit ses petites mains en souriant. « Oh ! tu ne peux encore parler, lui dit-elle, mais tu me réponds assez par ton charmant sourire. » Elle le couvrit de ses baisers et de ses larmes, et continua de lui parler : « Pauvre enfant, tu as perdu ta mère avant de l'avoir connue. Jamais les traits aimables de sa figure ni les doux noms avec lesquels elle accueillit ton entrée dans le monde ne se représenteront à ta mémoire. Hélas ! ce charmant visage et ces lèvres maternelles maintenant ne sont plus que poussière, et tu ne sais pas, et

tu ne comprends pas toute l'étendue de ton malheur. Mais, sois tranquille, je prends l'engagement de la remplacer, d'être pour toi la plus tendre des mères. Dieu veuille que mon mari puisse aussi remplacer par son affection pour toi, le bon, l'excellent père que tu as perdu ! » Puis, se tournant vers ses enfants qui pleuraient en la voyant pleurer : « Eh bien ! mes enfants, voilà un nouveau petit frère que je vous donne, embrassez-le, et promettez-lui de le bien aimer. » A ces paroles, la tristesse des enfants de Blanca fut plus tôt passée que leurs larmes ne séchèrent, et ils reprirent leur gaieté habituelle.

Philippe, petit garçon d'environ sept ans, alla chercher sa flûte, et commença à jouer une marche tant bien que mal, pour amuser son nouveau petit frère. Charles, le cadet, dans la même intention, accompagna son frère sur un tambour. Tout ce bruit semblait égayer Fernando, qui riait de tout son cœur. Mais la mère, craignant que le tapage ne devint trop fort, leur dit : « C'est assez ; » et aussitôt on n'entendit plus ni le siffre ni le tambour, tant ces enfants étaient accoutumés à obéir sur-le-champ.

Eugénie, l'aînée des enfants de la comtesse Blanca, dit alors : « Maman, j'emploierai tous mes faibles talents pour servir notre petit frère.

Je lui coudrai des chemises, si tu veux bien me les tailler, et je lui tricoterai de jolis bas. Je serai aussi sa petite cuisinière. Dis-moi, maman, que lui préparer ? » Clara, qui avait environ quatre ans, vint alors offrir des châtaignes au nouveau venu. « Tiens, mange, » lui dit-elle, car elle ne pensait pas qu'il n'avait pas encore de dents. Tous les autres se mirent à rire ; la mère cependant loua de son bon cœur la pauvre Clara, qui était toute confuse, et l'avertit de sa méprise. « Tout le monde peut se tromper, dit-elle aux autres enfants ; mais ce n'est pas une grande faute lorsque l'intention est bonne. La bonne intention excuse les erreurs, et fait le principal mérite des bonnes actions. »

CHAPITRE III.

Première éducation. — Le tuteur.

Le petit Fernando grandissait et se développait à merveille par les soins de sa seconde mère, et dès qu'il commença à parler, il lui donna ce nom, à l'exemple des autres enfants. Chaque jour il devenait plus charmant et plus

aimable. Son joli visage, blanc comme un lis, ses joues roses, et ses yeux noirs et vifs, donnaient à toute sa figure un charme particulier. Il montrait un esprit précoce et un excellent cœur. Sa mère adoptive l'aimait aussi tendrement que ses propres enfants, et ceux-ci lui étaient aussi sincèrement attachés que s'il eût été leur frère.

Cette excellente mère goûtait un parfait bonheur au milieu de ses enfants, et elle savait très-bien les élever. Dans le grand et magnifique jardin du château, sous la voûte d'un ciel d'azur, sous des arbres chargés de fruits délicieux, ou au milieu d'un parterre émaillé de mille fleurs, elle aimait à leur parler de la bonté de Dieu, et chaque jour elle la leur rappelait, matin et soir, quand on se mettait à table, aussi bien que quand il arrivait à sa petite famille quelque joie imprévue. Elle leur racontait avec clarté et avec le charme qui leur était propre, les merveilleuses histoires de la Bible; comment, depuis la création du monde, Dieu a toujours montré sa sollicitude paternelle pour les hommes: combien il aime les bons et les récompense, et quelles punitions il réserve aux méchants. Elle aimait à voir ses enfants lui adresser ensuite des questions, et elle leur répondait toujours avec précision et sagacité; en sorte que

ces récits donnaient lieu à des conversations aussi instructives qu'intéressantes.

C'était une grande joie pour dona Blanca d'entendre ses enfants faire leurs remarques sur les histoires qu'elle leur racontait, et le petit Fernando surtout y montrait ordinairement une piquante sagacité. Un jour il déclara que le Paradis terrestre ne pouvait pas avoir été plus beau que le jardin du château: « Nous y vivons, s'écriait-il, aussi heureux que doivent l'avoir été les premiers hommes. — Chers enfants, répondit leur mère, vous le serez toujours tant que vous resterez pieux et innocents, et que vous saurez vous garder du péché. »

Fernando était très-irrité contre Ève. « Si elle n'avait pas été si sotté, disait-il, et n'avait pas ajouté plus de croyance aux paroles de ce vilain serpent qu'à celles du bon Dieu, notre bonne maman, mes frères et sœurs, ne mourraient pas. Je n'ai encore vu de serpent que ceux qui sont dans mes livres d'images; mais si jamais il en venait un qui voulût me tromper, je ne l'écouterais pas, j'irais bien vite chercher un gros bâton, et je l'écraserais. » La mère sourit, et répliqua: « Tu ne verras jamais un serpent te parler; la seule cause qui, de nos jours, conduit au mal, c'est la tentation du pé-

ché. » La mère expliqua ce raisonnement par des exemples.

« Eh bien ! puisque la tentation est pour nous comme un serpent venimeux , je veux toujours m'en défier et me tenir sur mes gardes. »

Fernando prenait aussi grand plaisir à entendre le récit du sacrifice des deux premiers frères qui offraient au Seigneur un jeune agneau et des fruits de leurs champs. « Cela est bien beau , disait-il ; mais pourquoi ne dressons-nous pas dans notre jardin un autel pour offrir à Dieu des agneaux et des épis de blé ? »

Blanca répondit : « Nous avons dans notre église un autel sur lequel on offre à Dieu un sacrifice infiniment plus admirable , dont ces anciennes offrandes n'étaient qu'une faible image. Tu comprendras ce mystère divin quand tu seras plus grand. Le cœur de chaque homme doit être un autel consacré au Seigneur ; c'est dans notre cœur que nous devons lui offrir notre sacrifice. » Puis la comtesse continua son récit , et leur raconta comment Dieu avait agréé l'offrande du pieux Abel , et rejeté celle du méchant Caïn.

« Je conçois maintenant , dit Fernando , que la piété, l'amour filial, la candeur et l'innocence qui régnaient dans le cœur d'Abel étaient la véritable offrande qui plaisait à Dieu , tandis qu'il ne pouvait accueillir les dons de Caïn ,

parce que le cœur de celui-ci était mauvais et qu'il n'aimait pas Dieu sincèrement. Je sais à présent quel sacrifice je puis toujours offrir à Dieu. Je veux être constamment pieux et sage , aimer Dieu de tout mon cœur et lui rester obéissant. »

Le crime du fratricide Caïn lui causait une juste horreur. « Celui-là , disait-il , ne trouva pas la vipère auprès d'un arbre , comme la malheureuse Ève ; il la portait déjà dans le cœur. La jalousie et la haine contre son frère sont les serpents qui lui ont conseillé le crime. »

En même temps le sort du malheureux Abel lui inspirait une vive compassion , et en songeant à la douleur d'Adam et d'Ève lorsqu'ils trouvèrent leur fils bien-aimé baigné dans son sang , les larmes lui venaient aux yeux.

« Mais , s'écriait-il , comment est-il possible que le bon Dieu ait laissé périr le vertueux Abel d'une manière aussi horrible ? Moi , à la place du bon Dieu , je ne l'aurais pas souffert. »

La mère lui répondit que Dieu avait appelé Abel à lui , justement parce qu'il l'aimait , et qu'il l'avait placé dans le ciel , qui est bien plus beau que ne l'avait jamais été le paradis terrestre.

Fernando fut satisfait de cette observation.

« Alors, dit-il, la mort n'est pas une chose aussi terrible qu'on le pense. »

Il écoutait avec la même attention et le même intérêt les histoires qui suivirent celle-ci ; les autres enfants prenaient un égal plaisir à les entendre, et souvent disaient à la comtesse : « Chère maman, une histoire, racontez-nous une histoire. » Ces récits d'une bonne mère faisaient aimer la religion à ses enfants, et jetant dans leurs jeunes âmes les premiers fondements de la croyance religieuse, ils y déposaient les germes de morale qui devaient porter de bons fruits pendant tout le cours de leur existence.

Don Alonzo, l'époux de Blanca, ne ressemblait en rien au feu comte Alvarès, son vertueux frère. Il était fier, ambitieux, égoïste et dissipateur. La belle terre qui lui était échue en partage, comme fils cadet, ne pouvait suffire à ses folles dépenses. Ce motif l'avait déterminé à prendre du service dans l'armée, afin d'acquiescer par sa bravoure une fortune égale à celle dont le droit d'aînesse de son frère Alvarès l'avait privé. Il détestait le château de ses pères à cause de sa structure gothique, et préférait le séjour de la capitale, où il passait la plus grande partie de son temps à la cour. Rarement il venait voir sa famille ; et quand cette fantaisie lui prenait, il se faisait toujours accompagner d'une

foule de domestiques vêtus d'une riche livrée, et suivre d'un grand nombre d'équipages et de chevaux d'un prix très-élevé ; en un mot, il étalait un faste inouï. Aussitôt qu'il arrivait, toute la noblesse du voisinage se rassemblait chez lui ; alors il donnait des banquets splendides, et faisait succéder à la paix de cette demeure les fêtes les plus bruyantes. Il ne s'occupait de ses enfants que pour les enlever aux doux entretiens de leur mère, et faire admirer leur toilette brillante à ses convives. Pendant tout ce temps les pauvres petits devaient renoncer à leurs jeux innocents et à leur gaieté naturelle. Aussi en vinrent-ils à désirer le départ de leur père, afin de pouvoir reprendre dans le jardin, sur les beaux tapis de verdure, leur vie accoutumée. Ils préféraient les instructives narrations de leur mère à toutes les fêtes dont ils étaient témoins. Quelque jeunes qu'ils fussent, ils remarquaient fort bien que leur père avait moins d'attachement pour eux que leur mère.

Mais c'était surtout le petit Fernando qui ne pouvait rien attendre de son affection. Alonzo haïssait au fond de l'âme cet aimable enfant, dont la naissance avait détruit toutes les espérances qu'il fondait sur les grands biens de son frère, le comte Alvarès. Aussi, la vue de cet enfant était pour lui un supplice, et il ne le re-

gardait qu'avec un sentiment d'aversion prononcé; Fernando, de son côté, ne se sentait pas à l'aise avec son oncle, et était devant lui d'une timidité extrême. Mais Blanca restait la même. Quand son mari grondait Fernando et lui faisait d'injustes reproches, elle prenait toujours sa défense, et souvent lui adressait, pour le consoler, quelque parole caressante. Alors Alonzo s'emportait et lui reprochait d'aimer un étranger plus que ses propres enfants. « Non, répondait Blanca, je ne l'aime pas plus, mais autant. Et comment ne l'aimerais-je pas, n'est-il pas le fils de ton frère et de ma meilleure amie? Que deviendrait le pauvre orphelin si nous n'avions pas pour lui toute la tendresse d'un père et d'une mère? N'oublie pas la leçon de notre divin Sauveur: *Ce que vous faites à l'un de ces enfants, vous le faites pour moi.* » Alors Alonzo s'éloignait en fronçant le sourcil, sans daigner répondre un seul mot; mais sa colère s'augmentait encore chaque fois qu'il entendait, comme cela arrivait souvent, des étrangers vanter le charmant caractère et la grâce de son pupille. Alors Alonzo sentait son cœur se gonfler de rage, et sa haine contre le pauvre enfant s'envenimait encore.

Un soir qu'Alonzo se trouvait absent, Fernando, qui était alors dans sa sixième année,

tomba subitement malade. Il ressentait une fièvre brûlante, accompagnée de violents maux de tête. La tendre Blanca fut très-alarmée. Trop éloignée de la ville pour en faire venir sur-le-champ un médecin, elle envoya chercher le *frater* du village. Cet homme, nommé Ambrosio, arriva tout aussitôt, avec son grand habit rouge et sa perruque poudrée; en arrivant il mit ses lunettes, s'approcha du lit, examina le malade, lui tâta le pouls, haussa les épaules, secoua la tête, prit un air capable, et..... ne dit rien.

Fernando avait peur de lui, mais la bizarrerie de sa figure et de son costume égayait beaucoup les autres enfants. Une petite espiègle dit même tout bas à ses frères: « Avec sa grosse perruque, ses lunettes et son nez pointu, il ne ressemble pas mal à un hibou. » Toute la marmaille partit d'un éclat de rire; la mère les gronda, et les fit passer dans la chambre voisine.

Ce prétendu médecin n'était qu'un barbier très-ordinaire, mais quand les paysans voulaient le mettre de bonne humeur, ils l'appelaient *M. le docteur Ambrosio*. La comtesse, voyant qu'il ne se prononçait pas sur la nature de la maladie, soupçonna alors qu'il l'ignorait lui-même; elle lui dit: « Je suppose pourtant,

monsieur le docteur, que vous êtes un médecin habile ?

— Je le crois bien, répondit-il en se rengorgeant; j'ai traité en une seule année sept fractures de jambe; par malheur, depuis ce temps-là, cette maladie ne donne pas, elle ne se propage plus que rarement.

— Se propager ! s'écria la comtesse, je n'aurais pas deviné qu'une fracture fût un mal contagieux. Mais, dites-moi donc ce qu'a cet enfant ?

— Il est bon que la maladie prenne encore quelques développements, répondit Ambrosio, car pour le moment je défie le plus savant médecin de l'Europe de bien découvrir l'état de l'illustre petit malade.

— Eh bien ! nous attendrons jusqu'à demain : bonsoir !... » Et elle lui fit signe de se retirer.

Comme elle se disposait à envoyer à la ville un domestique à cheval réclamer les secours d'un véritable médecin, un piqueur richement galonné arriva au grand galop, et annonça à la comtesse étonnée l'arrivée de son mari. Elle courut avec ses enfants au-devant de lui; elle vit du premier coup d'œil qu'Alonzo était de mauvaise humeur, et qu'il devait avoir quelque chagrin secret et violent. Il regarda autour de lui : « Où donc est Fernando ? s'écria-t-il; pour-

quoi ne vient-il pas au-devant de son tuteur, se croit-il dispensé des égards qu'il me doit, parce qu'il sera un jour possesseur d'une vaste et riche seigneurie ?

— Hélas ! répondit la comtesse en soupirant, le pauvre enfant est très-malade.

— Malade ! » répéta Alonzo, et son visage, si soucieux l'instant d'auparavant, s'éclaircit tout à coup. « Eh bien ! qu'on envoie chercher le médecin du village.

— Il est déjà venu, mais on ne peut confier à un pareil ignorant les jours de Fernando.

— Bah ! répliqua le comte, il n'est pas aussi ignorant qu'il le paraît; il en sait bien assez pour cet enfant. »

Dans ce moment l'intendant d'Alonzo apporta à son maître un paquet de lettres; le comte en parcourut rapidement les adresses, reconnut l'écriture, et quelques-unes le mirent dans une telle colère, qu'il frappa violemment du pied, en s'écriant : « Les maudits importuns, je sais déjà ce qu'ils me veulent. » Puis, apercevant une lettre scellée d'un large cachet : « Cette lettre, dit-il, est d'une haute importance, il faut que je me retire pour en prendre connaissance sur-le-champ. En attendant, qu'on envoie chercher le barbier, j'ai à lui parler. » A ces mots, il courut s'enfermer dans une des tours où il

avait établi son cabinet; c'était sa retraite ordinaire quand il avait quelque affaire importante, ou bien, ce qui arrivait plus fréquemment encore, quand il était de mauvaise humeur. Il rompit le cachet de cette lettre si importante, la lut avidement, puis la déchira de colère, et se laissant tomber dans un fauteuil, il s'écria avec l'accent du désespoir: « Mort et enfer!.... Je suis perdu!.... »

La situation d'Alonzo devait en effet l'épouvanter. Aussi longtemps que son frère n'avait point eu d'enfants, il s'était regardé d'avance comme le propriétaire de son immense fortune. Comme les souffrances du feu comte et ses dispositions à la phthisie devenaient de plus en plus graves, Alonzo se flattait d'hériter prochainement de tous ses biens. C'était dans cette espérance qu'il empruntait des sommes considérables. Les usuriers, croyant le voir bientôt maître d'une grande fortune, lui fournissaient autant d'argent qu'il en voulait. Il faisait sans cesse de nouveaux emprunts, à de gros intérêts, qu'il ajoutait toujours aux capitaux, lorsqu'à sa grande terreur et contre son attente il apprit qu'il venait de naître un héritier à son frère. Il essaya bien de restreindre sa dépense, mais pas autant qu'il l'aurait fallu. Congédier un seul de ses gens, ou vendre un seul de ses nombreux

chevaux de luxe, lui paraissait une honte. La mort de son frère vint encore aggraver sa position; car cet homme généreux lui avait souvent donné de fortes sommes d'argent, et, tout en blâmant ses prodigalités et son faste, il avait toujours fini par le tirer d'embarras en lui ouvrant sa bourse.

Après la mort du comte Alvarès, Alonzo, devenu tuteur du petit Fernando, avait plus d'une fois tenté de s'approprier la fortune de son pupille, en détournant tel ou tel capital, pour apaiser au moins les plus pressés de ses créanciers. Mais le comte Alvarès avait sagement garanti les intérêts de son fils par de bons contrats et par la surveillance d'un homme habile et intègre qui fut adjoint à don Alonzo, comme subrogé tuteur, et qui ne voulut pas céder aux instances d'Alonzo. Cependant les dettes de ce dernier s'étaient accrues à tel point, qu'on l'avait déjà menacé de le poursuivre en justice. Avant son dernier départ de Madrid, à peine avait-il pu obtenir de l'un de ses plus impitoyables créanciers et à force de supplications un délai de quinze jours; d'un autre côté, il s'était vu contraint d'abandonner à un Juif une année de son traitement de colonel pour l'empêcher de porter plainte. Mais ce qui était bien pire encore, c'est qu'il avait puisé dans la caisse

du régiment, dans l'espérance de pouvoir rem-
placer à temps les sommes distraites. Le jour
du règlement des comptes approchait, et il se
voyait hors d'état de couvrir ce déficit. Toutes
ces lettres qu'il venait de recevoir n'étaient que
des menaces de ses créanciers ou des refus des
personnes auxquelles il s'était adressé pour faire
de nouveaux emprunts. Celle qu'il venait de
déchirer avait détruit son dernier espoir, elle
venait du subrogé tuteur. Celui-ci, sans le con-
sentement duquel on ne pouvait toucher à rien
de la succession, refusait nettement de per-
mettre au comte de disposer d'une rentrée de
fonds prochaine et assez forte, qui appartenait
à leur pupille. Don Alonzo avait rédigé sa de-
mande en termes si flatteurs, si insinuants, qu'il
ne doutait pas du succès, et ce capital suffisait
pour le tirer de peine. Ce refus mit Alonzo en
fureur : il grinçait des dents, et s'arrachait les
cheveux. En vain cherchait-il encore quelque
moyen de salut. Être ignominieusement chassé
du régiment, à cause du déficit de la caisse, et
ensuite dépouillé de tous ses biens pour satis-
faire ses nombreux créanciers, tel était l'inévi-
table résultat de sa mauvaise conduite.

Dans ce moment le docteur Ambrosio entra,
faisant force profondes révérences, et com-
mença aussitôt, avec son verbiage insuppor-

table, un long compliment sur l'heureux retour
de Son Excellence.

« Tais-toi, lui cria Alonzo d'un ton brusque
et irrité ; réponds seulement à mes questions.
Que penses-tu de la maladie de Fernando ?

— Monseigneur, dit le médecin tout trem-
blant, c'est une fièvre cathédrale, si Votre Sei-
gneurie le permet.

— Imbécile ! tu veux dire sans doute une
fièvre catharrale. Mais tu te trompes encore ;
ce doit être la petite vérole, qui fait cette année
parmi les enfants de la contrée un ravage sem-
blable à celui de la peste. Voyons, vieux sot,
qu'en dis-tu ?

— Oui, Monseigneur, c'est la petite vérole,
ou, si Votre Excellence le désire, la peste. »

Il vint en effet tout à coup dans la pensée de
ce pauvre homme que ce devait être la petite
vérole ; il s'étonna que cette idée ne lui fût pas
venue. Comme malgré son ignorance il était
encore assez rusé pour chercher à donner le
change sur sa méprise. « Je m'étais bien aperçu,
dit-il, que la petite vérole s'approchait ; mais
je n'osais pas l'avouer à madame la comtesse,
ni à Votre Excellence, pour ne pas les effrayer ;
la maladie fait des progrès, et mes jeunes sei-
gneurs vos enfants sont dans le plus grand dan-
ger d'être atteints par la contagion. »

Alonzo s'aperçut fort bien de l'ignorance et de la ruse du prétendu docteur, et il lui dit avec ironie : « Ta réticence aurait pu amener de grands malheurs dans ma famille, et j'aurais sujet de m'irriter contre toi; il ne faut pas être si réservé dans les secrets de ton art, la prudence exige d'avertir les gens à temps. Va donc, et administre les remèdes que tu croiras les plus efficaces. »

Le cruel Alonzo ne se fit aucun scrupule de confier à ce misérable la vie de cet aimable enfant. Dans sa position désespérée, la maladie de son pupille venait fort à propos, et il ne désirait rien plus ardemment que de voir ce médecin inhabile le faire périr par un traitement insensé.

Ambrosio, après avoir été visiter le petit malade, n'eut rien de plus pressé que d'entrer précipitamment dans la chambre de la comtesse et de lui annoncer que Fernando allait être atteint d'une petite vérole des plus malignes. Cette nouvelle causa une grande frayeur à la comtesse. Elle s'élança pâle et tremblante dans l'appartement de son mari, et lui demanda si le barbier disait vrai.

« Je n'en doute pas, répondit froidement Alonzo, et la première chose que nous ayons à faire est de mettre nos enfants à l'abri de la

contagion. Il faut quitter ce château. Que l'on fasse sur-le-champ les préparatifs du départ. Maintenant laisse-moi seul; j'ai des affaires importantes qui exigent toute mon attention. » La pauvre Blanca, très-affligée, se retira, et se rendit dans la chambre de Fernando.

Alonzo resta seul dans cette sinistre tour. Le soir était venu, et tout était sombre sous ces lugubres voûtes qui jadis avaient servi de prison; mais l'âme d'Alonzo était plus sombre encore. L'orgueil et l'égoïsme y creusaient un abîme de malheurs; ils étouffaient en lui tout sentiment d'humanité. Il conçut l'affreux projet de mêler un poison subtil aux remèdes que devait prendre son pupille. Il eut d'abord l'idée de faire cette proposition au barbier Ambrosio; mais en réfléchissant mieux, il trouva trop dangereux de confier un tel secret à un être sot et bavard. Il jeta donc les yeux sur un jeune homme de sa suite, nommé Pédro, dans lequel il avait une grande confiance. Alonzo savait que ce jeune homme, vain et ambitieux, désirait épouser une demoiselle noble dont les charmes l'avaient séduit; il voulut profiter de toutes ces circonstances. Cependant la pensée de révéler à quelqu'un son criminel projet lui semblait affreuse. Cette action barbare lui parut plus horrible encore quand il fut sur le point de la

communiquer à un autre ; il reculait lui-même devant une pareille idée.

Pendant qu'Alonzo était ainsi en proie aux plus horribles combats avec sa conscience, son valet de chambre entra, et fut tout étonné de le trouver dans l'attitude d'un homme livré au désespoir, la tête appuyée sur sa main, et les regards sombres et fixés sur la table. Comme Alonzo, entièrement absorbé dans ses réflexions, ne s'était pas aperçu de la présence de cet homme, celui-ci se hasarda à lui demander à voix basse s'il lui plaisait de souper, que la comtesse et ses enfants l'attendaient depuis une heure. Alonzo se leva avec effroi comme un criminel pris sur le fait, et répondit avec colère : « Non ; je veux rester seul ; apporte de la lumière, quelques bouteilles de vin et deux verres.

— Deux verres ! répéta le domestique avec étonnement, parce que son maître venait de lui dire en même temps qu'il voulait être seul.

— Oui, deux verres, s'écria le comte en lui lançant un regard foudroyant ; dépêche-toi, et que je ne te revoie plus ce soir. »

Le domestique obéit en secouant la tête, comme s'il craignait que son maître n'eût perdu la raison ; puis il se retira.

CHAPITRE IV.

Pedro le musicien. — Horrible complot.

Le malheureux qu'Alonzo avait choisi pour l'exécution de son affreux projet était un jeune musicien d'un rare talent. C'est pourquoi le comte, qui, dans son amour du faste, ne regrettait aucune dépense et qui aimait les artistes, l'avait engagé à son service. L'emploi de cet habile chanteur consistait à se faire entendre lorsque son maître donnait des fêtes et de grands dîners ; il célébrait, en s'accompagnant du luth, les exploits des héros et des anciens chevaliers espagnols dans leurs combats contre les Arabes et les Sarrasins. Il avait la voix belle et sonore, et chantait toujours avec pureté et expression. Il savait surtout rendre avec beaucoup d'énergie les diverses passions qui formaient le sujet de ses chants : la joie et la douleur, la crainte et l'espérance, l'amour et la haine.

Du reste, Pedro avait un caractère gai, une belle figure et des manières prévenantes et agréables. Il s'habillait constamment avec beau-